Bruno Tertrais

L'APOCALYPSE N'EST PAS POUR DEMAIN

Pour en finir avec le catastrophisme

DENOËL

Extrait de la publication

L’Apocalypse n’est pas pour demain

DU MÊME AUTEUR

La Guerre sans fin. L'Amérique dans l'engrenage,
Seuil, coll. La République des idées, 2004.

Dictionnaire des enjeux internationaux.
L'actualité mondiale en 750 mots-clés, Autrement, 2006.

Atlas militaire et stratégique. Menaces, conflits
et forces armées dans le monde, Autrement, 2008.

Le Marché noir de la Bombe.
Enquête sur la prolifération nucléaire, Buchet-Chastel, 2009.

La Guerre, Presses universitaires de France,
coll. Que sais-je ?, 2010.

Extrait de la publication

Bruno Tertrais

L'Apocalypse n'est pas pour demain

Pour en finir avec le catastrophisme

DENOËL

Extrait de la publication

© *Éditions Denoël, 2011.*

Extrait de la publication

« Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre ! »

Apocalypse de Jean, 8:13

Extrait de la publication

Introduction

> « La civilisation la plus riche, dans laquelle la vie est la plus longue, celle qui est la mieux protégée, la plus inventive, celle qui maîtrise le plus sa propre technologie, est en passe de devenir la plus craintive. »
>
> Aaron WILDAVSKY, 1987[1]

> « Au nom de quoi, alors que tout va de mieux en mieux, devrions-nous nous attendre à ce que tout aille de plus en plus mal ? »
>
> Thomas Babington MACAULAY, 1830[2]

Ce livre est né d'une lassitude devant le catastrophisme ambiant, et d'un doute sur le pessimisme qui semble faire l'unanimité aujourd'hui quant à l'avenir de notre monde.

L'atmosphère est anxiogène. Chaque jour, de mauvaises nouvelles sont assénées sur l'état de la planète, celui de notre civilisation, sur notre santé ou notre bien-être. Et nous sommes abreuvés de prévisions catastrophistes. La population mondiale s'accroît trop vite ; les ressources vont s'épuiser rapidement ; le climat va se détériorer gravement ; les produits chimiques affectent notre santé ; le modèle capitaliste s'effondre ; le temps de la suprématie occidentale est terminé ; les grandes épidémies vont revenir ; le djihadisme violent menace les fondements de notre civilisation ; la prolifération des armes de destruction

massive est incontrôlable ; et le terrorisme nucléaire n'est pas loin.

Pourtant, une lecture dépassionnée et lucide du monde, qui met l'accent sur des faits souvent ignorés et sur les incertitudes qui entachent les prévisions catastrophistes, conduit à retrouver une vision plus sereine de nos sociétés et de leur avenir.

Deux idées simples vont guider la réflexion qui suit. La première est que la planète et l'humanité vont bien mieux qu'on ne le croit. La seconde, qui en découle en partie, est que l'avenir est beaucoup moins sombre qu'on ne le dit.

Le marché de la peur

On ne jettera pas trop vite la pierre aux experts qui alimentent ce discours négatif, aux lobbies et aux organisations non gouvernementales (ONG) qui le disséminent, et aux médias qui le répercutent. Ils sont généralement de bonne foi. Et lorsqu'ils exagèrent, ce peut être pour la bonne cause.

Mais les hommes ont aussi des ego. Ils sont soumis à la pression de leur environnement. Ils cherchent des financements ou de la publicité. Or le pessimisme fait vendre. Le catastrophisme apporte la renommée. L'alarmisme génère des crédits de recherche, des subventions de fonctionnement, des budgets pour agir, des dons pour intervenir. « Pas de problème ? Pas de financement[3]. » Même bien intentionnés, militants d'ONG et cadres d'organisations internationales peuvent inconsciemment entretenir ce phénomène — sur la faim, le sous-développement, les risques écologiques… — car c'est après tout leur raison d'être. Or les besoins de la communication passent généralement avant le souci de précision. Comme le résume l'hebdomadaire *The Economist*, « Dire : "Nous avons six mois pour sauver la planète" a plus de chances de rallier l'opinion que dire :

Extrait de la publication

"Il existe une probabilité élevée — qui ne relève nullement de la certitude — qu'un changement climatique profond puisse conduire à endommager la biosphère, mais ceci dépendra de la croissance économique, de la croissance démographique et de l'innovation[4]."»

L'inquiétude des populations peut aussi être délibérément encouragée par tous ceux qui sont susceptibles d'y trouver un intérêt direct. En politique, le catastrophisme est l'allié du cynisme : rien de plus efficace pour détourner l'attention de ses propres échecs ou impuissances. L'écrivain américain Henry Mencken affirmait au début du XXe siècle ce que nombre de philosophes avaient suggéré avant lui : l'art de la politique consiste à « maintenir la population en état de peur constante — et ainsi désireuse d'être mise en sécurité — en mettant en scène un défilé ininterrompu de monstres, dont la plupart sont imaginaires[5] ». Et mettre un danger en exergue, c'est se dédouaner à l'avance de tout reproche si le risque se matérialise. C'est aussi un bon argument de vente sur les marchés de la sécurité, depuis les spécialistes de la protection rapprochée jusqu'aux fabricants de substituts aux produits jugés dangereux — sans parler de son intérêt pour des avocats à la recherche de nouvelles causes à défendre, surtout aux États-Unis où les honoraires au résultat peuvent constituer l'intégralité de la rémunération[6].

Bref, nombreux sont ceux qui y trouvent leur compte.

Tout cela n'est pas nouveau*. Alors que la plupart des enfants ont un caractère plutôt optimiste, l'être humain parvenu à l'âge adulte accorde davantage d'importance aux scénarios négatifs, même lorsque ce sont les plus

* La propension au pessimisme pourrait s'expliquer en partie par des raisons biologiques : « Le système nerveux que nous utilisons lorsque nous prévoyons une récompense est actif bien avant celui qui est responsable d'évaluer les risques et les pertes : la plupart des universitaires et des faiseurs d'opinion savent que des affirmations extrêmes rapportent davantage que la simple description des faits » (Thierry Malleret, Olivier Oullier, « Greece and the Power of Negative Thinking », *International Herald Tribune*, 30 juillet 2010).

Extrait de la publication

improbables[7]. Il déborde d'imagination dans ce domaine, alors que son cerveau est moins fécond en scénarios positifs[8]. Il est vrai que lorsqu'on s'attend au pire on n'est jamais déçu*. Le pessimisme est ainsi « un refuge émotionnel pour l'esprit anxieux[9] » (Frank Robinson). Et à l'époque moderne, le doute sur l'avenir du monde a déjà une longue histoire. On peut dater sa montée en puissance du milieu du XIXe siècle[10]. Mais le pessimisme est allé *crescendo* depuis, au point de devenir dominant aujourd'hui dans les sociétés occidentales.

Il est vrai que les tragédies du XXe siècle ont affecté la croyance dans le progrès et la raison. Les conflits mondiaux, la grippe espagnole, Auschwitz, Hiroshima et le Goulag, les dizaines de millions de morts de Mao, les génocides cambodgien et rwandais, et la menace de guerre nucléaire totale, qui a ouvert la possibilité d'une extinction de l'espèce humaine, ont empreint la culture occidentale d'un sentiment de désespoir.

La confiance dans le progrès a été ébranlée par l'instrumentalisation de cette idée par les totalitarismes : il est devenu suspect d'annoncer des lendemains qui chantent. Le déclin du christianisme traditionnel, porteur d'une vision téléologique de l'Histoire, a fait le reste**. La croyance en l'universalité de la science a été affectée par les assauts du postmodernisme. Les scandales sanitaires — tels que celui du diéthylstilbestrol (Distilbène), de la thalidomide, de l'amiante ou du sang contaminé — et les catastrophes industrielles — Bhopal, Tchernobyl — ont affecté notre

* Il pourrait exister une prédisposition au pessimisme d'ordre génétique. Les individus porteurs de l'allèle court du transporteur de la sérotonine seraient plus vulnérables au stress et plus exposés au risque de dépression. L'inverse serait vrai pour les porteurs de l'allèle long (Elaine Fox *et al.*, « Looking on the bright side : biased attention and the human serotonin transporter gene », *Proceedings of the Royal Society — Biological Sciences*, vol. 276, nº 1663, mai 2009). Il en serait de même pour l'aptitude à la prise de risque (Camelia M. Kuhnen, Joan Y. Chiao, « Genetic Determinants of Financial Risk Taking », *PLoS One*, vol. 4, nº 2, 11 février 2009).

** En ce qu'il est porteur de la notion de progrès et de domination de l'Homme sur la nature, le christianisme a été très tôt attaqué par les écologistes (Lynn Townsend White, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », *Science*, vol. 155, 10 mars 1967).

Extrait de la publication

croyance dans les vertus de la médecine et de la technologie, ainsi que dans la capacité des États modernes à protéger leurs populations. Et le passage d'un millénaire à un autre a fait renaître des peurs irrationnelles, parfois remises au goût du jour sous le masque de la modernité (le « bug de l'an 2000 »).

L'inscription du changement climatique au premier rang des préoccupations internationales a coïncidé avec la fin de la guerre froide, et ce n'est sans doute pas totalement fortuit*. La peur du réchauffement planétaire est venue se substituer à celle de la guerre nucléaire. Et s'il n'y a plus d'ennemi déclaré, l'adversaire ne peut être autre que nous-mêmes. L'environnementalisme remplace les idéologies traditionnelles : non seulement il « se substitue au socialisme en tant que religion laïque de portée mondiale » (Freeman Dyson) mais il permet de maintenir la perspective de la rédemption. Les crédits-carbone sont les nouvelles indulgences[11].

Nous avons aussi été déboussolés par une succession de crises majeures. Par trois fois ces vingt dernières années en effet, nous avons vu nos repères et certitudes s'effondrer brutalement : en 1989 avec la chute du mur de Berlin, en 2001 avec celle des tours de New York, et en 2008 avec celle des marchés financiers. Un auteur a calculé que l'emploi de l'expression « en danger » dans les journaux britanniques avait été multiplié par neuf au cours des seules années 1990[12].

Paradoxalement, cette épidémie de peurs intervient alors que *jamais dans l'Histoire*, comme on le verra plus loin, *nous n'avons été aussi bien nourris, soignés, éduqués et protégés*.

Mais le paradoxe n'est qu'apparent.

La légitimité du progrès est mise en doute dès lors que ce dernier pourrait, craint-on, causer des dommages

* On peut la dater de la résolution 45/212 de l'Assemblée générale des Nations unies du 21 décembre 1990 sur la « Protection du climat global pour les générations présentes et futures de l'humanité ».

Extrait de la publication

irréversibles à la planète[13]. Son accélération suscite un vertige tel qu'il conduit à des phénomènes de rejet. D'autant plus que la science atteint aujourd'hui les ressorts les plus intimes de la matière, l'atome et le gène.

La technique améliore nos conditions de vie mais elle crée aussi de nouveaux dangers, réels parfois, imaginaires souvent. Elle permet par ailleurs de découvrir des risques préexistants que nous ne connaissions pas, mais parfois aussi de les inventer. C'est la technique qui a permis de déceler, dans notre environnement, dans ce que nous consommons, dans nos organismes, des traces jusqu'ici insoupçonnées de substances potentiellement toxiques, ce qui suscite la peur, même lorsque ces traces sont infimes et ne peuvent avoir aucun effet nocif. C'est la technique encore qui a permis de développer des modèles informatiques sophistiqués, dont l'utilisation de plus en plus fréquente dans les domaines de la climatologie, de l'écologie ou de l'épidémiologie conduit à mettre en exergue des scénarios catastrophistes trop vite assimilés à des prédictions même lorsqu'ils reposent sur des hypothèses discutables ou des valeurs arbitraires.

Et c'est aussi parce que nous sommes de moins en moins exposés aux risques que nous estimons devoir être protégés contre ceux qui demeurent. La pacification de nos sociétés rend toute violence physique inacceptable. La menace militaire massive et permanente du temps de la guerre froide ayant disparu, le risque terroriste prend une importance disproportionnée. L'habitude d'être en bonne santé rend la maladie anormale et le risque sanitaire insupportable. Dans les pays développés, les enfants ne meurent presque plus de maladies infectieuses : du coup, les éventuels effets indésirables de la vaccination sont de plus en plus mis en évidence. Et lorsque nous sommes à cours de risques dans notre environnement immédiat, nous commençons à nous inquiéter de ceux qui pourraient menacer la planète. Le philosophe Ulrich Beck émettait, dès la fin des années 1980, l'hypothèse d'une transformation profonde des sociétés

Extrait de la publication

modernes : selon lui, c'est parce que nous n'avons plus grand-chose à craindre du présent, et parce que nous avons désormais le temps et les moyens de nous intéresser à l'avenir de la Terre, que les inquiétudes à son sujet sont devenues aussi prégnantes[14].

L'enrichissement de nos sociétés crée ainsi des effets d'opportunité : dès lors que nous avons les moyens de faire disparaître un risque, il faut le faire quel qu'en soit le coût (« la sécurité n'a pas de prix »). La même logique est à l'œuvre dans la protection conférée par le droit : *quand il y a un responsable, on trouve un risque**. Certaines décisions de justice sont ainsi prises à témoin pour conforter l'opinion dans l'existence de dangers pour la santé — alors que les tribunaux disent le droit, et non la vérité scientifique.

Au final, plus nous sommes protégés, plus nous nous sentons vulnérables. Et « plus les choses s'améliorent, plus nous devenons pessimistes[15] » (Frank Furedi).

Quelles qu'en soient les raisons, force est de constater que nous avons rarement connu un tel déferlement d'inquiétudes. Certaines sont justifiées, d'autres moins, d'autres enfin sont parfaitement irrationnelles. Dans les vingt-cinq dernières années, par ordre à peu près chronologique, nous avons vu arriver : le syndrome d'immunodéficience acquise (sida), les pluies acides, les trafics nucléaires issus de l'ex-Union soviétique, les pesticides, le trou dans la couche d'ozone, les migrations venues de l'Est ou du Sud, l'islamisation des pays occidentaux, le bug de l'an 2000, la maladie de la vache folle, les organismes génétiquement modifiés (OGM), le terrorisme djihadiste, l'anthrax, le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS), les nanotechnologies, la prolifération nucléaire, le déclin de la fertilité, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources, la grippe

* Le phénomène ne date pas d'hier. Au XIVe siècle, la qualité de l'eau des puits ne devint une préoccupation qu'à partir du moment où fut désigné un bouc émissaire — en l'occurrence les Juifs (Mary Douglas, Aaron Wildavsky, *Risk and Culture*, University of California Press, Berkeley, 1982).

aviaire, les émeutes de la faim, la crise financière et la grippe porcine.

Les expressions « chaos planétaire », « désordre mondial » ou « nouveau Moyen Âge » font florès. Libérée des disciplines de la guerre froide et happée par le tourbillon d'une mondialisation incontrôlée, notre planète deviendrait une jungle livrée à des acteurs dangereux : mafias, terroristes, réfugiés, immigrants, narcotrafiquants, islamistes. Et le pire nous est annoncé pour l'avenir. « La marche vers les désastres va s'accentuer dans la décennie qui vient[16] », écrit-on début 2011. Nous sommes menacés d'une « désagrégation des sociétés humaines[17] ». La civilisation va « s'effondrer[18] » par épuisement de notre environnement. Un « krach écologique » est attendu pour 2030[19]. Un « hyper-conflit » nous menace à cette échéance[20]. Batailles pour la prédation des ressources et « guerres climatiques » sont annoncées. En somme, la « barbarie[21] » nous guette. Nous approcherions même de ce que certains auteurs ont appelé un « pic majeur », une crise ou une rupture d'ordre « systémique », une « convergence de catastrophes » : la simultanéité des défis démographiques, énergétiques, technologiques et écologiques qui nous mènerait, quelque part entre 2030 et 2050, à la catastrophe absolue[22].

Les métaphores bibliques sont convoquées : après avoir connu « Babel » (la chute des Tours) et le « Déluge » (le tsunami asiatique, l'ouragan Katrina), c'est l'« Exode » qui désormais nous attend avec les futurs réfugiés climatiques[23]. Un industriel de l'agrochimie est qualifié de « Monsatan », alors que la Terre est, elle, assimilée à la déesse Gaïa, dont nous devrions craindre la « revanche » : la population mondiale sera réduite de 80 % d'ici la fin du siècle[24]. Rongé par l'acide (aux « pluies acides » des années 1980 fait aujourd'hui écho l'« acidification » des océans), notre monde deviendrait invivable, voire *infernal* au sens premier du terme. Après le « Temps de la fin » annoncé par la bombe atomique, voici donc la fin des Temps promise par la bombe

Extrait de la publication

écologique[25]. Nous n'aurions échappé à l'hiver nucléaire qui nous guettait au temps de la guerre froide que pour voir se profiler les conflits climatiques de l'été carbonique. Et faute d'action contre le réchauffement planétaire, ce n'est rien de moins que « l'extinction de la race humaine[26] » qui se profile.

On pourrait aussi évoquer l'authentique intérêt populaire généré depuis quelques années par une vieille légende, selon laquelle la date de la fin des temps aurait été annoncée par le calendrier maya pour 2012, puisque certains l'appuient sur des calculs scientifiques relatifs à l'activité solaire[27]. Bref, notre « dernière heure » est proche, à en croire le très sérieux Astronome royal britannique Martin Rees[28]. D'ailleurs, ce dernier avait été choisi en 2007 pour avancer de deux minutes la célèbre *Doomsday Clock* des savants atomistes américains, créée en 1945 : nous ne serions plus désormais qu'à cinq minutes de la fin du monde. Car le terrorisme nucléaire serait une menace « existentielle » qui pourrait bien « détruire la civilisation telle que nous la connaissons[29] ».

Et à supposer que la civilisation survive aux catastrophes environnementales ou technologiques, ce ne sera que pour mieux sombrer sous les coups de boutoir des islamistes. Car, s'inquiètent de nombreux auteurs américains, le risque que ceux-ci ne « s'emparent » de l'Europe serait aussi grave que l'était la menace nazie dans les années 1930[30]. Aux États-Unis, le plus grand succès de librairie des années 1990 et 2000 est une série de livres intitulée *The Left Behind*, qui raconte les derniers temps de l'humanité — seuls les bons chrétiens étant promis au Salut, avec ceux des Juifs qui auront bien voulu se convertir. Et le monde musulman n'est pas en reste : la littérature religieuse apocalyptique y déferle depuis quelques années[31].

Mais tout cela n'a peut-être aucune importance : dans un article remarqué, l'informaticien Bill Joy avançait il y a quelques années que « l'avenir n'a pas besoin de nous » : les

Extrait de la publication

avancées de la robotique, de l'ingénierie génétique et des nanotechnologies conduiront à la disparition de l'homme et à son remplacement par des êtres artificiels[32].

Comme le dit le démographe et sociologue Hervé Le Bras, « on se croirait chez Tintin, au moment où l'étoile mystérieuse passe près de la Terre[33] * ».

Les bateleurs de l'apocalypse

Ces inquiétudes sont avivées par les nouveaux modes d'information et de communication. Si nous avons de plus en plus peur, c'est aussi parce que nous recevons de plus en plus d'informations sur les risques d'origine naturelle ou humaine, réels ou exagérés. Famines, épidémies, génocides, guerres, terrorisme, ouragans, fonte des glaciers et montée des eaux s'invitent désormais quotidiennement sur nos écrans, parfois en direct. Or l'image est un extraordinaire multiplicateur d'émotions. Et l'accroissement de la compétition entre les sources d'information n'arrange rien. C'est à juste titre que l'on a pu dire à propos des chaînes américaines d'information permanente, « la peur fait partie intégrante du *business model* ». Elle est « un instrument nécessaire pour que le doigt s'éloigne de la télécommande pendant les pauses publicitaires. Les chantres de la raison sont des rabat-joie, et leur apparition est susceptible de pousser les gens à aller chercher le frisson ailleurs[34] ». L'Internet est un outil formidable. Mais c'est aussi un amplificateur de rumeurs, un paradis pour les conspirations, et un fantastique vecteur de désinformation**. Il nous aide

* Dans *L'Étoile mystérieuse*, dixième album des aventures de Tintin, le « prophète Philippulus » (en fait un fou échappé d'un asile) annonce : « C'est le châtiment ! Faites pénitence ! La fin des temps est venue ! […] Je vous annonce que des jours de terreur vont venir ! La fin du monde est proche ! Tout le monde va périr ! Et les survivants mourront de faim et de froid ! Et ils auront la peste, la rougeole et le choléra ! »

** Ce phénomène ne se limite pas aux blogs et commentaires. Il atteint certains médias électroniques les plus populaires, tels que le site Web américain *The Huffington*

Extrait de la publication

rarement à faire le tri du faux et du vrai, et à réfléchir de manière sereine et rigoureuse. Devant la rapidité des évolutions du monde et le flot croissant d'informations que nous recevons chaque jour, notre capacité à voir le monde de manière rationnelle pourrait être affaiblie[35]. Un effet de loupe nous conduit à valoriser les informations ponctuelles à caractère négatif ou catastrophique, même lorsqu'elles masquent des tendances lourdes qui vont dans le sens inverse*. Or plus l'on prend du recul géographique (petite échelle) ou historique (longue durée), plus ces tendances sont nettes, comme on le verra plus loin.

Le phénomène s'auto-entretient, pour des raisons biologiques, psychologiques et sociologiques aujourd'hui assez bien identifiées. La peur est naturellement contagieuse — sa dissémination relève d'un réflexe de survie de l'espèce. La répétition du sentiment d'être exposé au danger conduit à programmer notre cerveau pour être dans un état de stress permanent[36]. Une fois activée, l'amygdale — la région du cerveau qui gère la peur — ne se « déprogramme » que difficilement. Une information sur un risque potentiel conduit à accroître notre perception de tous les autres risques[37]. L'idée selon laquelle « le monde va mal » relève aujourd'hui du paradigme, au sens où Thomas Kuhn entendait ce mot : dès lors que l'on adopte une vision pessimiste du monde, nous ne retenons parmi les signaux nous parvenant du monde extérieur seulement ceux qui sont conformes à nos connaissances, étaient nos convictions, justifient nos actions[38]. C'est ce que les psychologues appellent le « biais de confirmation

---

Post (plutôt orienté à gauche), dont les rubriques « scientifiques » frisent parfois le délire.

* Un bon exemple a été donné en décembre 2010, lorsque les médias français ont annoncé que l'espérance de vie à la naissance aux États-Unis avait baissé (d'environ un mois) « pour la première fois depuis plusieurs décennies », et évoqué un « tournant historique », voire le « déclin de l'empire américain ». Or le rapport qui était à l'origine de cette information montrait en fait que de tels reculs avaient eu lieu plusieurs fois au cours des trente dernières années, ce qui n'avait nullement affecté la tendance à long terme d'une augmentation constante de l'espérance de vie (Arialdi M. Miniño *et al.*, « Deaths : Preliminary Data for 2008 », *National Vital Statistics Report*, vol. 59, n° 2, décembre 2010, p. 33).

Extrait de la publication

d'hypothèse », un mécanisme dont l'existence avait été pressentie par sir Francis Bacon au XVIe siècle. Lorsque nous sommes confrontés à la preuve du contraire, notre cerveau trouve le moyen de rationaliser la mise à l'écart de ce qui peut aller à l'encontre de notre conviction[39]. Lorsque le scénario catastrophe ne se réalise pas, nous nous accrochons encore plus à lui[40]. Et lorsque, dans une société hypermédiatisée, les responsables politiques — échaudés, il est vrai, par d'authentiques scandales, comme celui du sang contaminé — s'estiment contraints d'agir au plus vite, même en l'absence de toute confirmation d'un risque réel, ils confortent nos certitudes : si l'on prend des mesures, c'est bien qu'il y a un risque, n'est-ce pas ? La juridicisation des sociétés modernes entretient ce phénomène : la peur du procès conduit à multiplier avertissements, mises en garde et rappels de produits, ce qui, en retour, contribue à accroître la perception des risques, même lorsqu'ils sont négligeables. Le raisonnement devient circulaire : *s'il y a une solution* (une norme, une loi, un substitut, un produit commercial), *c'est donc bien qu'il y a un problème**.

L'eschatologie moderne rassemble les démons les plus anciens de l'espèce humaine et les monstres les plus perfectionnés qu'elle ait pu engendrer : les peurs du XXIe siècle relèvent à la fois de craintes ancestrales des forces de la nature et des inquiétudes liées aux profonds bouleversements technologiques de la période contemporaine. De fait, on trouve de tout chez les catastrophistes, la paranoïa la plus irrationnelle et la pensée scientifique la mieux construite. Le millénarisme et le malthusianisme. Le premier est dangereux par sa capacité à persuader les esprits

* C'est ce qui se passe par exemple dans le domaine médical : les troubles deviennent des maladies, ce qui ouvre la voie à la recommandation d'un médicament. En 1952, le *Diagnostical and Statistical Manual of Mental Disorders*, l'ouvrage de référence des psychiatres américains, comportait soixante pathologies. Aujourd'hui, il en compte quatre cent dix. La modification sans raison scientifique sérieuse des « seuils inquiétants » (hypertension artérielle, diabète…) est une autre manifestation de ce phénomène (Jörg Blech, *Die Krankheitserfinder. Wie wir zu Patienten gemacht werden*, Fischer, Francfort, 2003).

Extrait de la publication

Composition Ütibi
Achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot,
à Mesnil-sur-l'Estrée, en mars 2011
Dépôt légal : mars 2011
Numéro d'imprimeur : 104767

ISBN 978-2-207-26163-7/Imprimé en France.

170447

L'Apocalypse n'est pas pour demain Bruno Tertrais

Cette édition électronique du livre
L'Apocalypse n'est pas pour demain de *Bruno Tertrais*
a été réalisée le 18 avril 2011
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Firmin Didot
(ISBN : 9782207261637).
Code Sodis : N48867 - ISBN : 9782207111161
Numéro d'édition : 170447

Extrait de la publication